This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ2619
A5R3

Stanford University Memorial Fund

In tribute to

John Bailey Isaacs

from a gift by

Mr.& Mrs. Wilson W. Phelps

FRANCIS JAMMES

Rayons du Miel

ÉCLOGUES

AN 86

Rayons de Miel

EGLOGUES

(1908)

FRANCIS JAMMES

Rayons de Miel

EGLOGUES

BIBLIOTHÈQUE DE *L'OCCIDENT*
17, rue Eblé
PARIS
M CM VIII

Cet ouvrage a été tiré à quatre cents exemplaires, numérotés à la presse.

Les vingt-cinq premiers exemplaires tirés sur papier de Hollande Van Gelder.

N° [redacted]

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

ÉGLOGUE DE PRINTEMPS

I

Non loin de cette épaisse et blanche métairie
qui a un coq si beau qu'il a eu le grand prix,
un filet d'eau imprime aux fleurs des populages
la pulsation balancée de son passage.
C'est ainsi que sera mon poème modeste
qui descend du coteau comme un paysan, sa veste
sous le bras, n'émouvant que le cœur des bruyères.
Et délicatement sur la flûte grossière
je chanterai.

II

Dans ce pays, un homme sage
possède ce respect que confère l'usage.
Son cœur ne connaît pas l'ivraie d'inquiétude
qui pousse dans le blé calme de l'habitude.

Et sa face est moulée par Dieu tout simplement
avec la terre d'or où parle le froment.
Il vit là. Il ne doute point de sa pensée,
et, quand le ciel est noir comme la bleue pensée
d'un jardin médiocre, il se dit que la grêle
dont Dieu permet la plaie pareille aux sauterelles
est suspendue.

On voit hélas ! dit-il, ses grains
prendre, en hachant les fleurs, la place des raisins.
Le monde est pour ce saint un poème bien fait
où chaque chose, à son heure exacte, apparaît.
Il est sot de manger telle espèce à présent
moins mûre que ne l'est telle autre espèce avant.

Ce vieillard, instruit des choses que l'on cueille,
eut un notariat jadis et, sous les feuilles,
les panonceaux luisaient ainsi que des moissons.
La porte de l'étude ouvrait sur l'horizon
si bien que quand un acte était passé par lui
Ruth et Booz rêvaient dans le juillet qui luit.
Alexandre de Ruchenfleur, tel est son nom
qui semble fait pour qu'au frappement des chaudrons
les abeilles comme un nuage épais se tassent
sur un cerisier blanc qui azure l'espace.
Il a bien réussi dans la vie car, l'étude
ayant été vendue, une béatitude
vint mettre son or blanc dans son âme sans art,
pèlerin d'Emmaüs qui sent qu'il se fait tard.

Et cette étude est devenue la métairie,
près de ce filet d'eau et de ce coq qui crie.

En ce Dimanche des Rameaux vous le verriez
célébrant le Seigneur et, au dossier ciré
du banc d'œuvre opposant sa calvitie luisante,
cependant que sa barbe évangélique argente
les pages du gros paroissien qu'il lit avec
des bésicles posées de travers sur son bec
d'aigle entre les yeux noirs que d'épais sourcils couvrent.
Et c'est d'une lenteur solennelle qu'il ouvre
ces pages répondant à tout ce que nous sommes,
et où le cœur de Dieu s'incline au cœur de l'homme.
Son col correct, sous la mince cravate noire,
il est un fils du Ciel et n'a pas d'autre histoire.
C'est pour lui que la Terre existe avec la Mer,
les pays étrangers, les étoiles et l'Air.
Il est une vivante preuve de la Foi
quand au Sanctus *son front s'écroule entre ses doigts.*

La Messe terminée, il cause sur la place.
Des paysans le saluent et un nuage passe
ainsi que la fumée d'une bombe de fête.
Courbé sur son bâton il va comme un prophète.
Par le chemin que borde en tremblant le cresson,
il retourne chez lui, et l'on entend le son
de l'angelus frapper d'un tendre battement
la cloche que remplit le vin bleu du beau temps.

IV

Il attend ce jour-là des gens à déjeuner.
La voiture à deux roues qui les a amenés
est au milieu de la cour, les brancards en l'air,
le cheval remisé. Et dans l'anneau de fer
où manque une lanterne, on voit, étoiles fines,
flocons qui semblent fondre encore, une aubépine.

Bonjour, grand-oncle! Et tout d'abord accourt vers lui,
bondie de la cuisine où elle aidait Marie,
une ronde petite-nièce à l'œil luisant
comme un scarabée noir sur la rose au printemps.
Jacqueline est son nom. Son fiancé la suit
qu'elle vient présenter au vieillard. Elle dit :
« Papa et maman nous ont laissés venir seuls! »
Et sa bouche a l'odeur d'une fleur de tilleul.

Devant Monsieur de Ruchenfleur, le fiancé
baisse la tête avec un air embarrassé.
C'est un gentil garçon classique de campagne,
frais et brun, et dont l'œil est du bleu des montagnes :
« Soyez le bienvenu, Pierre, dit le vieillard.
Vous devez avoir faim. La Messe a fini tard ;
mais vous aidiez tous deux, je crois, à la cuisine...
Je t'en prie... Va t'en donc, petite Jacqueline,
dire à Marie qu'il faut les verres anciens. »

Et sur la nappe, on met des coupes à dessins
où l'on voit deux oiseaux boire à une fontaine.

La jeune fille rit sans se donner la peine
de cacher son amour à Pierre et, sans malice,
lui donne un baiser dru dont tous les deux rougissent.

Alexandre de Ruchenfleur leur dit : « C'est bien.
C'est quand la haie verdit que la fiancée vient.
En ce Dimanche des Rameaux, Notre Seigneur
dont l'ânesse a foulé des haillons et des fleurs
vous eût bénis certainement à son passage :
car c'est lui qui créa votre amour pur et sage,
et il veut retrouver dans son enclos divin
le bonheur des époux qui ont rompu son pain.
La vie de plus en plus m'apparaît douce et belle,
car mon âme se fond à la Joie éternelle
comme l'odeur d'un fruit à un soir attendri
par la feuille qui fane avec un léger cri... »

« Verse le Jurançon ? dit-il à la servante. »

Et le verre ancien s'emplit d'automne ardente,
et l'on entend et voit, de laurier en laurier,
au jardin, siffler un merle et se balancer.
Sur la table, dans une faïence, il y a
des fleurs violacées de ce magnolia
qui est l'un des premiers ornements du printemps.

Alexandre de Ruchenfleur dit : « Tous les ans
ce m'est une grande ivresse que d'assister

à tout ce renouveau et de voir éclater
ça et là le soleil en lilas ou en rose,
et selon la couleur du baiser qu'il y pose. »

Jacqueline sourit. Chacune de ses mains
va à droite et à gauche aux mains de ses voisins,
et l'iris de son œil se couvre de rosée
ainsi qu'une corolle où l'aurore est posée.

Cependant qu'Alexandre de Ruchenfleur découpe
le vol-au-vent semblable au vin qui est dans les coupes,
cette monotonie douce pèse sur eux
qui est le bonheur humain dans l'ombre où Dieu le veut.
Pierre parle au vieillard de la taille des vignes
dont les rameaux bientôt unis en longues lignes
ainsi que par la main s'unissent des danseurs
iront farandoler dans l'azur en sueur.
Le sécateur coupant le sarment en biseau
lui donne l'air de quelque ancien chalumeau.

Après le vol-au-vent, voici la contrebande :
Vive le lièvre ! qui filait droit par la lande
où l'ajonc épineux accroche des rayons
qui deviennent ses fleurs de cuivre, papillons !

— Chassez-vous, Pierre? — Oui. — Moi, je ne suis plus inga
Il y a dix ans, j'avais encor de telles jambes
que je gravissais, sans fatigue, avec les chiens,
le coteau rocailleux où se gonfle ce vin.
On appelle cette vigne-là Chanaan.
Nous y allions parfois, lorsque j'étais enfant,

prendre au filet des becs-fins à l'aide d'appeaux.
Chasse douce! La cabane avait des réseaux
de bruyère par où l'on guettait. Quelque blé
faisait descendre sur le sol les oiselets.
Je retenais mon souffle. Et tout à coup sur eux
le filet retombait et leurs efforts peureux
ressemblaient pour s'enfuir aux vols des feuilles mortes
rasant le sol, puis arrêtés par une porte.

Jamais, dit Jacqueline à son grand-oncle, moi,
je n'ai pu retenir un oiseau sans émoi,
car on le sent frémir comme de l'air ailé.
Je l'ai laissé toujours de ma main s'envoler.

Chez moi, dit Pierre, j'ai quelques chardonnerets
pris à la glu, au sommet de genévriers.
Vous pourrez les lâcher, si vous voulez, demain.
Ils ne tarderont pas à quitter votre main,
car ils ont du soleil à l'aile aussi luisant
qu'un bouton d'or dans un pré sans ombre et criant.

Après le civet vient la dinde rousse épaisse
qu'Alexandre de Ruchenfleur vante et dépèce.

Dinde! tu ne fais plus la roue parmi tes sœurs
poussant toutes ensemble une même clameur.

« Écoutez! Écoutez coasser les raînettes! »

On entend, en effet, leurs petites musettes
qui s'élèvent des cognassiers de la haie
où le soleil est jeune et vert et semble gai.

— Ce cresson, dit de Ruchenfleur, vient des fontaines
que le Conseil municipal, cette semaine,
veut m'acheter pour l'arrosage des prairies.
L'année dernière la rivière avait tari.

— Vous vous servez ici comme chez nous d'écluses ?
demande Pierre. Un champ après un champ en use.
C'est ce qui fait les prairies grasses près de Pau,
si grasses qu'on les voit briller comme de l'eau.
— Oui. Mais les champs ici sont moins gras que les vôtres,
car la plaine de Pau n'est pas comme la nôtre.
Votre canal qui longe le chemin de fer
coule sans que son lit donne de place à l'air,
et vos larges maïs entre les blés qui vibrent
dans leur propre reflet rient de toutes leurs fibres.
Que la nature est belle ainsi crue et vivante !
qui, comme une enfant pas trop parée, joue, chante
à la façon d'un poète qui ne sait pas
pourquoi son vers s'ordonne et fleurit sous son pas.

Le vieillard parle doucement, et ses paroles
sont d'une joie tranquille et sage et elles volent
sur sa barbe de marbre ainsi qu'à leur rucher
les abeilles qui font le miel blanc des rochers.
Après qu'on a mangé le gâteau de ménage,
Vêpres sonnent le premier coup dans le village.
Longtemps dans l'air serein la cloche gronde et tremble.
Il sera temps qu'après le café tous ensemble
aillent dans le parfum que laissent les Rameaux
apporter au Bon Dieu le trésor simple et beau
de leurs cœurs qui ne savent rien que la confiance
de la pauvresse à qui le prince se fiance.

Eclatez soucis d'or! Anémones de sang!
Lilas bleus qui encensez le Tout-Puissant!
A l'amertume des éphémères lauriers,
Pâques avec ses nids joyeux va succéder.
L'aube a sifflé comme un gamin entre ses doigts.
L'après-midi ronfle au soleil. Alleluia.

V

Il est, au fond du pré, une source, ô Seigneur!
Un saule croît au bord. Le vieux de Ruchenfleur
en touche doucement la branche désolée,
à peine verte, et songe à votre Galilée.

Ils entrent à l'église où l'encens et les psaumes,
ainsi que Madeleine aux louanges de baume,
célèbrent cet Amour qui, calme et infini,
atteint la Terre ainsi que le Soleil un nid.

Les coudes appuyés sur le chêne luisant,
Alexandre de Ruchenfleur prie en disant :

Veillez sur ce beau sol que je foule, ô mon Maître!
Je l'ai tout parcouru ainsi qu'un géomètre,
marquant ses bornes et le cours de ses ruisseaux.
Mais je ne connais point de chaînes, de cordeaux
qui puissent limiter cette Terre promise
dont je sens sur mon front courbé passer la brise.

Que je meure, ayant fait sagement mon devoir ;
que j'aie porté la paix au milieu du champ noir
où les fils disputaient l'héritage du père.
Ma tâche est presque terminée et la lumière
se lève. Que par vous ces enfants soient bénis,
et qu'ils aillent au Ciel en quittant le pays !

Non loin de son futur grand-oncle, Pierre prie,
villageois grave et doux à qui l'ordre est amie :

Que la sagesse dirige notre maison,
et que ma femme emploie son cœur et sa raison
à faire prospérer la famille future.
Que cette famille vous soit dévouée et sûre
autant que celle-là qui était avant nous.
Quant à moi, ô mon Dieu, je veux être pour vous
comme le cher grand-oncle à genoux près de moi
qui, suivant le chemin du Ciel, a marché droit.

Et, à côté de son fiancé, Jacqueline
sent son cœur se gonfler comme une mousseline :

Que la haie est en fleurs et que vous êtes bon !
Je vous dois ma louange et l'oiseau sa chanson.
Le nid que je bâtis, Seigneur, abritez-le.
Et vous, Vierge, ô ma mère à la ceinture bleue !
Bourgeon d'un lis tout parfumé de Paradis
posez sur nos deux fronts vos douces mains unies.

VI

Et Pâques passe ainsi qu'un ruisseau dans la plaine
qui rit tout émaillée comme une porcelaine.
Le ciel tantôt pareil à un insecte bleu
accuse la colline et, tantôt pluvieux,
couve l'orage. Et les flèches des hirondelles
glissent, laissant un cri mièvre derrière elles.

De Ruchenfleur dans une gerbe de pervenches
et dans de l'osier blond met une poule blanche.
Il dit à Jacqueline en la lui apportant :
Voici un œuf avec des ailes, mon enfant.
C'est dans les jours de Mai où l'on s'est réuni
chez les parents de Jacqueline après midi.
Dans le salon qui sent le poivre, on les entend
raconter tour à tour leur vie tout simplement,
non pas la vie que mille vanités compliquent,
mais on dirait de chants comme aux temps bucoliques
sur des pipeaux naïfs que ne caresserait
que le souffle d'un ciel de myosotis frais.
Près du laurier en fleurs au parfum de génie,
je veux, sans les orner de toute l'harmonie
dont ceux qui sont savants auraient su les enfler,
répéter ces récits et les laisser aller.

LA GRAND'MÈRE

Il y a cinquante ans, quand je me fiançai
par un clair jour de printemps, je voulus fixer
ce qui avait frappé et mon cœur et mes yeux.
Sur ma tapisserie, je brodai un ciel bleu
et le petit pont qui est à l'entrée du bois,
petit pont sur lequel pour la première fois
je reçus un baiser d'amour sous mon ombrelle.
J'imitais le baiser par une tourterelle
qui s'envolait du pont en enlevant du lierre.
Je fleuris un pommier. Notre vache laitière
broutait au-dessous l'herbe où tombaient des pétales.
Nous avions, en riant, dans la même timbale
but du lait qui moussait, mon fiancé et moi.
J'ai revu avant-hier ce printemps d'autrefois
qui dormait dans l'armoire. On voyait le baiser
ouvrant son aile encor dans le paysage usé.

JACQUELINE

Nous avons, Pierre et moi, Dimanche des Rameaux,
passé dessus le pont de ce joli tableau
en allant déjeuner chez vous, oncle Alexandre!
Saviez-vous que grand'mère eût le cœur aussi tendre,
et que sa broderie fût faite de baisers?
Que faisiez-vous pendant que votre sœur rêvait?

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

J'avais trente ans et j'aidais mon père à l'étude.
J'étais déjà vieux garçon, mais la solitude

du cœur, je ne crois pas que je l'aie ressentie.
J'ai aimé la nature et ceux à qui ma vie
était mêlée, et cet amour vaut l'autre amour.
Que le froment germât ou qu'il fût dans le four,
jamais je ne me suis lassé de l'intérêt
que donne la moisson, la vigne ou la forêt.
Un autre naît poète et moi j'étais notaire.
J'ai regardé passer de mains en mains la terre;
j'ai vu le laboureur qui avait été grêlé
hypothéquer son champ, signer tout étranglé
son obligation et puis, l'année suivante,
ses greniers se remplir de récolte luisante.
Ainsi, dans l'Écriture Sainte, Pharaon
a rêvé la disette et aussi la moisson.
Oui, Jacqueline. Alors que ma sœur ta grand'mère
brodait sur un baiser, j'arpentais cette terre.
Je connais les coteaux en face du salon.
Cette métairie-là s'étend jusqu'au vallon
qui, à l'autre versant, termine la commune.
Je savais l'intérêt, le ressort de chacune
des familles d'ici, leurs soucis matériels,
et que tout se limite au cordeau bleu du ciel.
Il est des cœurs que fait s'exalter la musique,
mais le mien s'émouvait quand quelques dieux rustiques
debout dans une chambre ouverte sur les champs
discutaient, étendant comme pour un serment
la lenteur de leur bras habitué au manche
de la charrue qui laisse un sillage et qui penche.
J'ai consolé les vieux, inclinés et sans force,
pareils aux chênes qui n'ont gardé que l'écorce.
J'ai donné du courage aux jeunes qui prenaient

une ferme un peu lourde, aux vieilles qui tenaient
encore la maison, fières que l'on pût voir
leur cuivre éclabousser de soleil l'âtre noir.
Ces paysans ils étaient là, dans mon étude,
aussi graves que les profils des solitudes
à l'heure du coucher de soleil quand un cri
d'oiseau résonne encor dans le bruit qui finit.
A cette époque-ci on relit le chapitre
de la vigne qui gèle en une nuit, des vitres
où l'on entend soudain la grêle aux mille balles
comme une fusillade. Alors le verger pâle
donne l'impression d'une femme meurtrie
qui, à travers ses pleurs, dans l'arc-en-ciel sourit...
Et voilà, Jacqueline, à quoi songeait le frère
lorsque la sœur rêvait au fil de la rivière.

LE PÈRE DE JACQUELINE

Dieu vous bénisse, oncle Alexandre! Vous avez,
évaluant les lots des terres cultivées,
fait cadrer le cœur de chaque homme avec ces terres.
Vos partages étaient comme sur la chaumière
les pampres qu'on dirige avec égalité
pour que chaque fenêtre ait de l'ombre en Été.
Que je puisse, pauvre médecin de village,
avoir fait quelque bien lorsque j'aurai votre âge!
Telle est ma vie : dès l'aube atteler au coucou
le cheval au trot lourd; apprendre tout à coup,
ainsi que ce matin, qu'un petit savetier
qui travaillait gaîment hier soir s'est à moitié
coupé le doigt avec un tranchet qui était sale...

Sous la glycine rit une rose bengale,
le jardinet est tout jaune de choux fleuris,
la jacinthe des bois y ondule et sourit...
On dirait que rien de nouveau ne s'est passé,
que l'homme doit tirer en sifflant ses lacets
auprès du pot de basilic et de son chat.
On entre, et tout à coup s'élève d'un grabat
une plainte. Tout à côté, sur l'établi
règne l'obscur silence où la misère vit.
Ou bien, la nuit, il faut parfois que je me lève,
et ma voiture, dans une sorte de rêve,
roule, et dans la buée de la fraîcheur légère
une chaude planète est comme une étrangère
dont on comprend le cœur sans comprendre les mots.
Les lilas dans la haie mûrissent leurs émaux.
Et le rossignol parle. Et la vitre cerise
indique la maison du malade où, assise,
la famille m'attend près de la cheminée.
L'ombre comme un vent noir palpite, illuminée
çà et là par le suif fumeux. Et j'aperçois
le paquet de douleur qui soulève les draps.
La maladie, c'est le temps qui ravage l'homme.
Je l'ai parfois suivie anxieusement, comme
vous suiviez le nuage aux cassures marbrées
qui menaçait le vin de ses grêlons serrés.
Parfois le ciel brillait soudain. Une accalmie
se produisait. Le grand mystère de la vie
comme un pan de l'azur déchirait tous les doutes.
L'orage s'enfuyait. A peine quelques gouttes
roulaient sur les sillons ravagés d'une face
où peu à peu l'écho de l'orage s'espace.

La fièvre de longs jours sur une vie régnait
comme une sécheresse angoissante qui n'est
qu'un long balancement du ciel bleu qui décide
si le grain ou le corps de l'homme sera vide.

ALEXANDRE DE RUCHENFLEUR

Ne parlez plus tristesse aujourd'hui. La journée
est si belle que tout y est net. Et ce n'est
que du noir sur du blanc, tant c'est vert et c'est bleu.
Les arbres du coteau sont devenus heureux.

PIERRE

Les arbres du coteau sont alors comme nous,
n'est-ce pas Jacqueline ?

JACQUELINE

Oui, mon Pierre. Il est doux,
quand on s'aime, de voir les arbres imiter
ce qu'on a dans le cœur ; les bourgeons éclater
pleins de jeune soleil ; les herbes des prairies
refléter un passé que bonne maman dit ;
le salon tout orné de choses anciennes
transparaître, on dirait, au fond d'une fontaine
dont l'azur trouble tremble imperceptiblement.

PIERRE

C'est presque vivre au Ciel qu'avec vous au printemps.

Je crois bien que des gens entrent au Paradis
tout naturellement. Par quelque après-midi
d'après la mort, on est soudain au cœur de Dieu.
On doit se dire : Tiens?... C'est moi... Moi bienheureux.
Je viens d'ouvrir les yeux, et je reconnais bien
tout le désir rêvé sur terre avec les miens...
Chaque moment de joie est, Là-Haut, toute joie.
Chère petite-nièce un jour tu te verras
sur le canapé où tu es. Tu m'entendras
causer ; tu entendras me répondre ton père.
Et ce sera la vie à jamais, avec Pierre,
papa, bonne-maman et maman. Et parfois
un grand chapeau de paille au soleil tremblera
dans la paix angélique où le vieux Ruchenfleur
cultivera l'abeille au jardin du Seigneur.

VII

L'oncle de Ruchenfleur mourut tout doucement
à quelques jours de là, sans qu'aucun incident
distinguât sa paisible et pieuse agonie
qui fut semblable à ce qu'avait été sa vie.
Par la fenêtre de sa chambrette il put voir
encore les lilas pousser leurs bouquets noirs
jusqu'aux marches du perron de l'ancienne étude.
Un pauvre Crucifix mit dans la solitude

où finissait ce juste un calme sans mélange.
Dans les rideaux à ramage chantèrent les anges.
Par moments Alexandre de Ruchenfleur priait,
cependant qu'au dehors le printemps fourmillait
de bruits et de couleurs. Une bibliothèque
où les grands voyageurs vivaient avec Sénèque
faisait tout à côté un refuge aux parents.
Jacqueline était là, alerte, préparant
quelque remède qu'avait ordonné son père.
Son fiancé lisait et ses mère et grand'mère
desservaient ça et là car l'Extrême-Onction
avait été donnée. Et les derniers rayons
du dernier jour frappaient en plein le lavabo
qui pâlissait ainsi qu'un marbre de tombeau.

Un soupir du vieillard fit venir Jacqueline
et Pierre auprès du lit. Une de ses mains fines
que les veines gonflaient de ciel tenait la Croix
noire et nette sur l'ondulation du drap.
Il dit aux jeunes gens : « Mon cœur est plein d'amour
d'avoir encor vécu tous ces chers derniers jours.
Amis, en vous quittant, je demeure avec vous.
Je penserai à vous, à ce repas si doux
que nous prîmes ensemble au midi des Rameaux,
aux vêpres entendues après, aux si beaux mots
de ton père, ô ma si charmante Jacqueline !
te souviens-tu ?... quand il nous parlait médecine... »

Des bouffées de printemps balancé s'engouffrèrent
dans la petite chambre. Une ardente lumière
découpa chaque fleur crûment dans le jardin
coloré et verni comme un plat ancien.

Deux heures et demie sonnèrent.

Il y a
que j'ai fini de chanter et que les lilas
sont vivants, mais qu'Alexandre de Ruchenfleur
est mort, et que mourir ainsi n'est que douceur.

PAR LA PORTE ÉPAISSE ET CLOUTÉE...

Par la porte épaisse et cloutée et peinte en vert
et qui bâille,
j'aperçois un carré de lumière où défaille
un rameau qui sue. Et j'ai fait ces vers
pour fixer le moment d'un rêve
où j'ai mangé de la purée aux fèves
à l'ombre, auprès de ma mère et ma femme,
cependant que la vie avec sa longue flamme
incendiait un lis noir et blanc, solitaire
dans un parterre.

COMME QUAND ON RELÈVE UN BOUQUET...

Comme quand on relève un bouquet de feuillages
qui trempait, il s'égoutte :
dans la nuit escarpée et bleue, après l'orage,
cette maison ruisselle toute.
La voix d'un crapaud solitaire
appelle,
aussi pure que la cloche de la chapelle
d'un monastère.
La boule du portail, le réverbère
dans la rue,
l'ombre fourchue
de la branche d'un chêne indiquent çà et là
que l'on est sur la Terre.
Dans le ciel frais comme un lilas
et que la pluie a fait sans borne et net
de tout voile,
l'étoile
naît.

Alors tel qu'un facteur rural qui quitte
l'humble chaumière,
mon cœur sort de la nuit et s'en va vite
à la lumière.

O QUENOUILLES ROSÂTRES!...

O quenouilles rosâtres! vous êtes des fleurs,
c'est tout ce que je sais
de vous et que du sein de vos nombreuses sœurs
vous lancez
vos flèches qui déjà retombent
vers la tombe.
Quels mots dites-vous au silence,
vous qui vous affirmez avec cette constance
au jardin où tout se flétrit?
Ne lui dites-vous pas que c'est pour un poète
que vous avez fleuri,
et que vous êtes
là simplement comme une sage
image?

LE CONTREVENT GÉMIT,...

Le contrevent gémit, les feuilles s'entrefroissent,
on apporte le pain
quotidien,
la nature est pleine d'angoisse.
Mais ma mère au vieux cœur chrétien
me parle avec sérénité
des petits pois qui viennent bien.
Son devoir se confond avec sa piété.
Légumes du jardin!
dites-vous
qu'il est doux
attachés à vos rames
de mûrir doucement pour une sainte femme.

SI TU DESCENDS DU NORD,...

I

Si tu descends du nord
au fort
de l'Été pour venir me voir,
tu traverseras un long pays noir
et gros bleu;
te retournant lorsque s'épaissit l'air
dans le couchant de feu,
tu prendras l'horizon des terres pour la mer.
Tâche donc de passer par le bourg de Bonnut.
Assis devant l'auberge où juchés sur des fûts
des musiciens de Hollande
auraient pu figurer, bois un verre de vin.
Là prennent fin
les Landes.

II

Si tu viens du midi
ici
tournant le dos, l'hiver, à la ligne brisée

de ces monts gris et jaunes :
les forêts par toi traversées
opposent au ciel bleu le sol couleur d'automne
que hérissent les gaules nues
et que parcourent les bécasses.
Comme un verre bordé de plomb, le ruisseau glace.
Le givre soude avec ses aiguilles ténues
des cailloux en tas sur la route
pareils à des morceaux de pain gardant leur croûte.
Peut-être entre Loubieng et Sainte-Suzanne
quelque chasseur dont la chienne a pour nom Diane
surgira-t-il d'un bois :
c'est moi.

III

Arrivant
du levant
dans le frisson de quelque averse printanière,
quand la rose églantière
ouvre au-dessus de la rivière
sa bouche de lumière ;
quand le coucou
pleure
l'heure ;
quand, dans le verger, tout à coup
les lattes
éclatent ;

quand les bas-fonds herbeux sont pleins de populages
et le village
de Castétis
de myosotis;
quand un rossignol interpelle,
de son chant qui ruisselle
au milieu de la nuit, la primevère en foule
fleurie aux troncs mousseux qui bordent les chemins;
quand le ruisseau roucoule;
si tu viens
au jardin
le matin,
tu trouveras, parmi les anémones,
vigneronnes
au cœur de flamme:
ma femme.

IV

Si venant
du ponant
dans l'automne tout plein de tombes
et de palombes,
laissant derrière toi la mer
au sel amer:
la contrée est d'abord plate, avec des étangs
de temps en temps.
Vois: remontant l'Adour
glisse une voile lente à l'heure où meurt le jour.

Que la main soit légère au marteau de la porte,
de sorte
que tu ne troubles pas dans sa prière
ma mère.

FRANÇOIS, LE SAVETIER MON VOISIN,...

François, le savetier mon voisin, dont l'échoppe
ne pourrait guère contenir plus d'un client,
coud moins de cuir que d'ombre. Il est humble et vaillant
et l'aile de Dieu l'enveloppe.
L'écuelle de colle et la poix pour le fil,
avec quelques outils,
c'est tout ce qu'il lui faut pour gagner sou par sou
le Paradis.
François me dit :
« Je connais un endroit boisé du pays où
l'espèce de chardonnerets
est deux fois grande comme ici. »
Et ce simple, affirmant ce fait, me prouve ainsi
tout le saint intérêt
qu'il prête aux créatures
de la nature.

IL EST DES JOURS DE JUIN....

Il est des jours de Juin qu'on dirait de Décembre.
C'est ainsi que parfois du fond de cette chambre
où l'on prie en silence et qui n'est que le cœur,
on entend s'élever au milieu du bonheur
et des calmes ramures
un murmure.
Car il est pour notre âme une rose-des-vents
changeante,
pareille à celle qui, rompant la paix, argente
les feuilles en les soulevant.
Vois cette voile aiguë,
immobile ?
Presque avant que la touche une brise subtile,
elle remue
et file.

DITES-VOUS QUE LA VIE EST ICI,...

Dites-vous que la vie est ici, non là-bas.
N'allez point le chercher où le bonheur n'est pas.
Suivez la vérité sainte et banale.
Ouvrières, mariez-vous
dans l'église natale.
Que des soins doux
vous surprennent sur le banc de votre chaumière,
quand la lumière
est triste comme un long baiser;
que l'odeur du jambon qui frit avec les œufs
prouve que vous veillez sur ceux
qui rentrent ayant déposé
leurs rabots.
Acceptez que vos fronts ne soient plus aussi beaux;
même que vienne la laideur, laideur divine
de la face enfumée au foyer où l'on mange,
et de la taille épaisse où l'enfant se devine,
et de la main qui coud, frotte, balaie et range.

A CETTE HEURE OU J'ÉCRIS,...

A cette heure où j'écris, en juillet, vers midi,
routes, bois, foins et blés ne sont qu'un incendie
de lumière si violent que ses flammèches
lèchent
l'azur lacté.
O torpeur de l'Été!
Paresse des enfants sur la table accotés,
oiseau colorié sur le tableau scolaire,
et flèche du clocher comme un cadran solaire
sur le pavé planant où le forgeron sonne...
O rêve obscur! Non loin la rivière poissonne:
l'ombre du blanc cabot
happe la sauterelle
qui, par détentes, fait aller ses pattes frêles,
tombée à l'eau...
Voici des bulles,
des libellules,
des campanules...
Un capricorne fait jouer ses mandibules
au pied d'un cerisier dont les noirs cerises
tachent les doigts qui les ont prises.
Avez-vous vu ces verts filets à papillons

et la lueur si pâle, au-dessus des sillons,
des épis ?
Non ? Ah ! Tant pis...

—

PAYSANNE

ÉGLOGUE DE L'ÉTÉ

I

Pour qui n'a pas quitté son champ, les Pyrénées
sont les rives du Ciel peut-être.
Vieille! qui chaque soir à la même fenêtre
as vu le soleil décliner,
ô toi! qui sais qu'un caneton vaut vingt-trois sous
et que les blés hélas! ont pâti sous
l'averse:
tu ne demandes pas aux constellations
les secrets dont elles se bercent.
Mais quelque jour que l'on fauchera la moisson :
ayant pris comme de coutume
la gaule dont tu guides tes troupeaux ailés,
on te rapportera dans la ferme qui fume,
ton âme s'en étant allée.
Et seul reposera ton corps
sur le lit rude
où depuis cinquante ans se repose l'effort
de ta dure habitude.

Il est beau qu'au milieu de ce coin qui t'abrite
près d'un amer laurier et d'un rayon de miel,
ton geste qui s'étend n'ait pas d'autre limite
que le ciel.

II

Quant à moi, mon royaume hélas! est limité.
Nul poète ici-bas ne vit dans la grandeur
de la simplicité.
Femme! Je me souviens de toute la hauteur
de ton langage
alors que n'invoquant aucune poésie,
sans paroles choisies,
tu me montrais les blés abattus par l'orage.

Sois ma muse, ô vieillarde!
dont le cœur n'aime ni les songes,
ni les mensonges,
et qui te vêts de bonnes hardes,
et chausses des souliers carrés
ainsi que tes raisonnements
qui s'en vont pas à pas comme les bœufs aux prés.

Sous ton toit médiocre, on voit que les sarments
portent des feuilles plus épaisses qu'à ma treille,
qu'à ma treille hélas! trop pareille
à quelque délicate jeune fille
dont la taille, comme la vrille
d'un pampre, ploie.

III

O vieille! que le soir soit plein de rumeurs d'oies
et que les gens, aux seuils bavards, forment des groupes,
et que la calme joie
de l'homme qui, la tâche faite, joint les doigts,
se penche sur la soupe!

Compagne! nous irons dans l'odeur des tilleuls
quand l'air est immobile et blanc comme un linceul,
prier à l'église, au bout de la rue,
tenant la foi, comme l'on tient une charrue
couleur de jour,
dans l'ombre bouleversée ainsi qu'un labour.

IV

Parle-moi de tes fils! L'un est à Buenos-Ayres.
Tu ne crois pas que là soit le bonheur,
tu n'aimes pas voir surgir le facteur
sur l'aire.
C'est trop loin pour fonder, là-bas, des laiteries.
Aussi, quand tu vas au marché,
assez loin de la métairie,
vois-tu d'un œil méfiant de vieux coq perché
l'affiche placardée au mur de la mairie

où, long comme un faux boniment, un transatlantique
aux nerveux pavillons file vers l'Amérique.

Oui, tu sais bien que d'autres en sont revenus,
lesquels partis pieds-nus
passent devant ton seuil, laissant entre les villes,
au long des champs paternels qu'ils ont méconnus,
poudroyer leurs automobiles.

Mais toi, sublime entêtée, âpre paysanne
qui transportes les bidons de lait à dos d'âne,
tu fronces les sourcils en voyant le sillage
que laissent ces gens après eux.
Qu'ont-ils fait de leurs aiguillons et des bœufs
et du village ?
Où donc la blouse et le béret ?
Et la sandale aux chevilles serrée ?
Et la ceinture rouge
dont la frange, à chaque pas, bouge ?

V

Un autre fils, honneur de la maison, est prêtre.
Avant qu'il s'en allât rejoindre son diocèse,
ah ! que ton cœur fut aise
lorsque ce fils dans le pays qui l'a vu naître
passa comme dans un nuage,
quand les fenêtres
se parent, pour la Fête-Dieu,
de branchages !

O mère! C'était bien ton fils tenant le feu
de l'ostensoir.
Et tu t'agenouillais dans la douceur du soir
comme celle qui suppliait
le Christ de lui laisser toucher son vêtement.
Ton fils! Il élevait sur l'autel qui brillait
le Moissonneur divin caché par le Froment.
Et tous ceux du village,
tandis que les tambours roulaient comme un orage,
se prosternaient aussi sur les joncs écrasés.
Et tu reconnaissais
François, Firmin, Jules, Baptiste, Pierre
et puis : le père!

Ce fils-là ne peut te leurrer.
Il s'efforce à vous préparer
ce pain quotidien qu'à jamais les vieux mangent
avec les anges.

VI

L'aîné des fils est marié dans la maison.
Sa femme est vaillante à la terre,
dont il a deux enfants jumeaux fille et garçon:
le garçon est à son service militaire
et la fille fait la cuisine
dans un château de la ville voisine.
Ce fils aîné touche à la cinquantaine.

Il est avare mais loyal, dur à la peine,
habile à diriger le long des champs de blé
la faucheuse qu'il loue et qu'on entend trembler
dans la lumière sans haleine.
A la location d'instruments agricoles
il joint les revenus d'un petit élevage.
Vieille mère ! Quand la remonte est au village,
il est beau le poulain qui caracole
devant les officiers et remporte le prix,
et que l'on reconduit à votre grange obscure,
nerveux, l'allure oblique, avec sa couverture
que soulève la brise verte des prairies.

VII

Ton dernier fils a vingt-huit ans.
Il vient juste après une fille
dont vous êtes contents :
elle s'est mariée et sa belle-famille
tient une mercerie.
Mais ton fils, le dernier, hélas ! un malappris,
un vaurien !
Il vous couvre de honte.
Quand on parle de lui le sang vous monte
à la face. Il s'en va comme un vrai chien
de fête en fête. Il vit avec les écarteurs.
On l'a vu récemment, tout couvert de sueur,
descendre dans l'arène,
esquivant d'un rapide coup de hanche

les cornes d'une vache. Et dans l'air sans haleine,
des bancs de planches
s'élevait un long applaudissement.
A celui-là le père a dit : Va-t'en
Satan !
Mais il gouaille,
rejoint les gueuses dans la paille,
se moque de la Messe et du Signe de Croix.
Assis devant une auberge, prenant l'absinthe,
il s'est un jour raillé de toi
ô femme sainte
au dos plié !
qui passais dignement tenant tes mains
dans tes poches de tablier,
— ce gamin !

VIII

Mais parle-nous du père ?

Il fut toujours ce qu'il faut que l'on soit.
Il a soixante-douze ans, plus deux que toi, mère !
Il est né dans cette maison dont il est roi.
Il a recueilli l'héritage de ses frères.
Il avait le goût, dès l'enfance, de la terre.
Il grandit assignant à chaque chose un prix.
Il sait combien le chat peut valoir de souris.
Il est âpre et discute une heure pour un sou.
Il devient cependant généreux tout à coup.

Il n'aurait pas prêté, Romain, à ses dieux lares.
Il consent mille francs à quelque métayer.
Il ne demande pas d'hypothéquer d'hectares.
Il ne le poursuit pas s'il ne peut le payer.
Il assiste en aidant à l'effort des labeurs.
Il ne raconte pas les raisons de son cœur.
Il est vexé parfois si l'on n'est pas avare.
Il invite un beau jour les voisins à son chai.
Il ouvre ses barils en empereur barbare.
Il voit le lendemain ces voisins au marché.
Il accepte à son tour de boire, il est fâché.

IX

O femme ! C'est ainsi que va votre maison
comme un bateau, de saison en saison,
de l'époque où l'on taille les sifflets
à celle où l'on entend le ronflement des blés,
à celle où la grive a chanté,
à celle où la neige sourde se tait.

X

Elle va, la maison, avec ses peupliers
pour mâts, ses peupliers par la brise pliés.
Elle s'avance dans la vie et vers la mort
jusqu'au jour où la nuit dans tes yeux se fera
ô vieillarde au beau sort!

et que ceux que jadis ont bercés tes grands bras,
ayant enseveli ton corps,
allumeront dans la chambre épaisse aux coins noirs,
le cierge fumeux, pour qu'encor tu puisses voir.

—

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

5,—

PQ 2619 .A5 R3 C.1
... Rayons de miel,
Stanford University Libraries
3 6105 039 566 893

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305